

Commentaires

Number 27, March–April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20704ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1987). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (27), 33–38.



LES CONTES DE FÉES ET L'ART DE LA SUBVERSION

Jack Zipes
Payot, 1986; 39,50 \$

Dans les sociétés traditionnelles, le conte avait une fonction critique en ce sens qu'il laissait entendre que l'homme, par ses seuls moyens, était capable d'instaurer une société plus juste. Certains des écrivains qui reprirent ces histoires les transformèrent en un discours qui visait à ce que les enfants se conforment aux valeurs et aux mœurs de leur époque; d'autres les utilisèrent, en altérant profondément et le fond et la forme, pour exprimer leur insatisfaction vis-à-vis une société industrielle déshumanisante. C'est ainsi que jusqu'à nos jours le conte servira d'arme idéologique et parfois stratégique: à droite, on y trouvera la confirmation de la division des classes et même du racisme; à gauche, on le considérera comme porteur d'utopie et comme moyen de contestation politique, voire philosophique.

Poser les bases d'une histoire sociale des contes de fées ou contes d'écrivain, tel est le but que Zipes s'est fixé. Dans les trois livres qu'il a consacrés au sujet (les deux autres étant *Breaking the Magic Spell* et *The Trials and Tribulations of Little Red Riding Hood*) Zipes tente de dégager, en se fondant sur les

œuvres de certains écrivains allant de Perrault à Michael Ende, les forces socio-historiques et les idéologies qui ont progressivement modifié la fonction du conte de fées.

Pour intéressante et indispensable qu'elle soit, l'œuvre de Zipes n'en appelle pas moins certaines réserves — en bon homme de gauche, Zipes n'a d'éloges que pour les auteurs aux préoccupations sociales «progressistes» — et suscite quelques interrogations fondamentales. La lecture du livre terminée, une question persiste: «Qu'est-ce qu'un conte de fées?» En écrivant que *La montagne magique* de Thomas Mann en fait partie, Zipes inconsciemment soulève le vrai problème. Perrault n'a pas été le premier à utiliser le conte folklorique. Ce dernier avait largement contribué à donner naissance au roman, le marquant ainsi à tout jamais tant dans sa structure que dans ses enjeux. Mais cette histoire reste encore à écrire.

Maurice Pouliot

LA BEAUTÉ NUE Quinze siècles de peinture grecque

A. et H. Metzger et J.P. Sicre
Phébus, 1984; 128,95 \$

La collection d'art des éditions Phébus compte encore peu de titres et pourtant elle porte indiscutablement la griffe Phébus. Dans une entrevue que Jane Strick et Jean-Pierre Sicre, alors de passage au Québec pour faire la promotion de leurs jeunes et dynamiques éditions, accordaient à *Nuit blanche* (n° 22, p. 64-65), il n'avait été question, dossier oblige, que des rapports entre l'Histoire et la fiction romanesque et des réserves des éditeurs face au roman historique. Aussi, grâce à leur fair-play et à leur enthousiasme très peu commercial, avions-nous publié un entretien totalement étranger à la visée première de leur tournée québécoise. Une phrase de Jean-



Pierre Sicre en avait imposé le titre: «L'éditeur: un lecteur prolongé».

Avec *La beauté nue*, il s'agit encore de cela, de cette ferveur de lecteurs prolongés à se lancer dans la passion des autres quand ce n'est pas dans la leur — J.P. Sicre a participé à la rédaction de l'ouvrage en compagnie d'Anne et Henri Metzger. La passion des uns fera ici d'autant mieux le bonheur des autres qu'ils sont nombreux ceux qui croient que la civilisation occidentale a hérité de la Grèce ancienne une conception globale du monde et les grandes lignes de la représentation de l'être humain. Le parcours de *La beauté nue* est, à notre échelle diachronique, plutôt ambitieux puisqu'il présente sur 15 siècles (du minœen au III^e siècle hellénistique) la peinture ancienne des «Grecs aveugles à tout ce qui n'est pas l'homme» (p. 15). On a beaucoup discuté cet anthropomorphisme depuis que les peintres potiers hellènes ont fait du corps la métonymie idéale du dicible, on l'a souvent jugé frustré et réducteur. Mais quelles aventures permet-il!

La langue humaniste des auteurs emprunte parfois le ton Vieille-France qui va comme un gant à l'Histoire de l'art (rarement laïque, il faut le dire) pour raconter l'histoire des corps. Ces pages où elle s'emploie à la narration de ce qui s'expose explicitement sur les planches ne sont pas toujours nécessaires, non plus qu'il me semble essentiel de chercher Rabelais chez Priape, Silène et autres

esthètes du vin, de l'amour et de l'érotisme. Je leur préfère ces moments moins explicitement ethnologiques où les auteurs montrent avec éloquence que les artistes grecs tirent parti au mieux de la composition circulaire pour rendre l'abandon amoureux. L'histoire des techniques et de la grammaire stylistique, très claire, s'avère par ailleurs un biais efficace pour raviver nos notions empoussiérées sur les civilisations crétoise, ionienne et dorienne.

Quant aux planches (souvent accompagnées de poèmes en sus des textes de présentation), elles disent la beauté émouvante de l'ocre, elles alternent l'élégance du dessin parvenu à sa maturité et la force dramatique des figures archaïques déjà imprégnées des principes de stylisation dont l'art moderne a fait ses choux gras.

Gilles Pellerin

JALOUSIE Nancy Friday

Robert Laffont, 1986; 17,95 \$

Il est de ces êtres humains dont le sens à la vie est de chercher à comprendre ce qu'ils sont, pourquoi et comment. Ils s'adonnent alors à une réflexion obsessionnelle de leur propre existence et produisent un travail énorme de recherche et de confessions. Parfois, leur réflexion ne s'achève jamais car il est peu de réponses, si géniales soient-elles, qui puissent effacer le passé et faire repartir une vie à zéro.

Ainsi en est-il de Nancy Friday dont le quatrième livre, *Jalousie*, vient ajouter une étape à cette longue «méditation», comme elle dit, entreprise depuis plusieurs années. La confession de Nancy Friday depuis *Mon jardin secret* révèle une grande détermination, celle d'une femme réfléchissant avec passion sur les raisons fondamentales d'une «rage» et d'une «dépendance» l'ayant conduite à vivre de désespérantes rela-



tions amoureuses ainsi qu'une trépidante carrière: «Tous ces hommes de ma vie passée, tous ces jobs dressés les uns contre les autres, comme si j'étais incapable de les concilier».

Écrit sous la forme d'un reportage à la première personne où s'entrecroisent les cas vécus et les affirmations de psychanalystes, le livre apporte des renseignements multiples et solides sur ce phénomène aussi étouffant et aussi destructeur que peut être la jalousie en général, tout en développant le thème de la jalousie amoureuse. Le message de Nancy Friday sera libérateur pour les lecteurs et les lectrices prêts à faire le pas car l'auteure entraîne son public dans un voyage intérieur, écrit justement pour conquérir un nouvel espace «naguère occupé par la peur». Mais qu'en est-il de Nancy Friday qui se dit à la recherche de son père? Il semble, à lire la conclusion de son livre, que son œuvre n'a pas de fin: «Tant de livres, tant de pages d'écriture, tant d'années pour constater que rien ne peut apaiser cette faim (du père), rien, aucun homme, jamais [...]. Le meilleur moyen de ne pas être triste est d'apprendre quelque chose, apprendre, oui, apprendre».

Françoise Cléro

CHU TA

Le génie du trait
François Cheng
Phébus, 1986; 103,95 \$

La peinture chinoise est un domaine où ne s'aventure pas impunément l'historien de l'art occidental. Ses catégories historiques deviennent inopérantes, sa méthodologie inefficace pour rendre compte des problématiques en jeu, son appareil descriptif, fondé sur la distinction des couples dessin-couleur et forme-fond, singulièrement désuet lorsqu'il s'agit de cerner la nature multiple et ondoyante du *trait*, à la fois écriture et peinture, signe inchoatif par excellence. L'art pictural de la Chine impériale, dont l'œuvre de Chu Ta représente l'un des accomplissements les plus marqués, demande avant tout à être reçu dans son altérité.

À la chute de la dynastie Ming (1644), Chu Ta, de descendance impériale, se réfugie dans le mutisme et la folie. Refusant les compromis avec le nouveau pouvoir, il se retire dans un monastère bouddhiste, puis adopte le taoïsme et développe un art abruptement expressionniste, étranger à l'académisme officiel, de type réaliste, favorisé par le pouvoir mandchou. François Cheng s'applique à déceler, dans l'art de Pa Ta Shan Jen — nom que s'est donné le peintre, signifiant le «Montagnard aux Huit Orients» — les principes fondamentaux et complexes de ce taoïsme érémitique. Ce qui de cet art déconcerte, en effet, est son usage prépondérant du vide. Toute la grammaire cosmique qu'est le taoïsme, et tout le système pictural de Chu Ta, qui en origine, gravite autour de cet «élément», qui tour à tour unit et sépare le lointain et le proche, le grand et l'infiniment petit, le ciel et la terre, l'invisible et le visible.

Contrairement à la tradition figurative occidentale qui fait du vide une parfaite abstraction, la négation même de toute invention picturale (tradition conforme en cela à l'horror vacui de l'art médiéval), l'art taoïste de Chu Ta accorde à cet



élément une valeur dynamique d'organisation de la toile ainsi qu'une dimension significative essentielle. Le vide n'agit pas en tant que fond ou repoussoir, mais forme un espace «actif» qui ordonne la rencontre du bambou infléchi et de l'oiseau, du rocher et de la vigne. Il est lui-même signe, en dialogue constamment renouvelé avec le trait.

Les éditions Phébus publient peu, mais bien. Mise en page soignée, qualité des illustrations remarquable, textes excellents et, surtout, elles privilégient des régions de l'art peu explorées. Après *L'Espace du rêve: mille ans de peinture chinoise* (1980), également de François Cheng, ce dernier ouvrage, qui nous fait découvrir une œuvre tout simplement exceptionnelle, ne peut qu'enrichir notre connaissance, déficiente souvent, de l'art oriental. Ainsi que le libraire, d'ailleurs.

Pierre-Stéphane Aquin

À TORT OU À RAISON

Intercritique de la science et de la raison

Henri Atlan
Seuil, 1986; 32,95 \$
L'HÉRITAGE
DE LA LIBERTÉ
Albert Jacquard
Seuil, 1986; 19,95 \$

La collection «Science ouverte» du Seuil lançait cet automne deux ouvrages à la fois très sem-

blables et très différents: deux biologistes réfléchissent sur la science en général et la leur en particulier, à sa signification. À la question de savoir si à l'heure où les religions et les idéologies ont perdu leur crédibilité, leur légitimité, la science peut guider nos choix sociaux, ils répondent tous les deux non. Leur intention est de ramener la science sur son propre terrain, de faire le partage entre ce qu'elle dit vraiment et ce que certains lui font dire.

Jacquard, généticien, analyse une fois de plus l'héritabilité de certains caractères comme l'intelligence — reprenant le débat déjà ancien inné/acquis, dont il a abondamment traité dans ses ouvrages précédents — ou l'altruisme, s'insérant cette fois dans le débat actuel autour de la sociobiologie. Il dénonce les raccourcis théoriques, les libertés prises dans la manipulation et l'interprétation des statistiques, exemples à l'appui.

Atlan, biophysicien et médecin, s'intéresse depuis plusieurs années à l'auto-organisation du vivant et à l'intelligence artificielle, ce qui ne l'empêche pas d'être érudit et spécialiste du *Talmud*. Dans cet ouvrage plus philosophique que vulgarisateur, il met de l'avant les ressemblances, mais surtout les différences entre la raison scientifique et la raison symbolique, questionnant les rapports entre la science et la religion, l'utilisation souvent abusive de la métaphore religieuse et mystique, ou du moins de son vocabulaire, dans l'interprétation de résultats scientifiques, lesquels depuis le début du siècle se dérober de plus en plus, déjouent l'intuition à qui mieux mieux.

Si les deux auteurs récusent la légitimité de la science à parler du social et du politique, ils aboutissent néanmoins à des questions d'éthique outrepassant la classique question de la neutralité de la science, de la boîte de Pandore qu'elle devient trop souvent, non seulement dans les mains des apprentis sorciers, mais même de plus

commentaires



pour que le débat sur la science, ses orientations et son utilisation déborde du milieu scientifique. Jacquard aborde carrément la question du suicide collectif, de l'holocauste nucléaire, alors qu'Atlan s'en tient à des considérations très théoriques.

Leurs réflexions, les biologistes nous les livrent sans concessions, sans facilité: il ne s'agit pas de vulgarisation, mais d'une démarche qui demande parfois au lecteur de s'enfoncer dans les raisonnements mathématiques et théoriques. Ceci dit, le détour en vaut la peine, pour une fois que des scientifiques ne cèdent ni à la simplification rapide, ni au raccourci dans des ouvrages qui ne s'adressent cependant pas aux spécialistes, et qui se terminent

par un appel aux hommes et aux femmes de bonne volonté, un appel à la prise de responsabilité.

Andrée Fortin



ESSAI SUR L'EXOTISME

Victor Segalen

Biblio n° 4042, 1986; 7,95 \$

«L'exotisme, c'est l'esthétique du divers...» écrit Segalen dans cet essai qui n'est finalement qu'une série de notes pour faire un livre qui n'existera jamais. Ces notes (extraits de lettres, idées griffonnées en vitesse, chapitres non terminés) nous fournissent toutes les indications nécessaires pour com-



grands savants. Dans les deux cas, le livre se ferme sur un plaidoyer pour la responsabilité,

prendre qu'il y avait, au début du siècle, toutes sortes de bonnes raisons pour qu'un tel livre soit écrit, ce que Segalen n'a pu

ACTES SUD... pour des romans différents



La lectrice
de Raymond Jean

215 pages

Marie-Constance propose ses services comme lectrice à domicile et très vite son initiative connaît le succès. Or, elle découvre que son activité n'est pas aussi innocente qu'elle l'imaginait; des situations cocasses l'attendent

Le laquais et la putain
de Nina Berberova
traduit du russe

101 pages

L'histoire d'une veuve russe en chasse d'hommes. C'est d'abord un amant minable et lâche, puis la rencontre avec le laquais. Tous ceux qui ont aimé L'Accompagnatrice retrouveront l'écriture subtile de Nina Berberova



Lauréat du prix
Fémina étranger

BETHSABÉE
de Torgny Lindgren
traduit du suédois

344 pages

La passion du roi David pour Bethsabée. L'épouse d'Urié. L'adultère royal, le meurtre d'Urié, la naissance de Salomon et le châtiment de David font de ce livre un roman éblouissant de sensualité et de violence.

Distributeur exclusif

les éditions françaises.

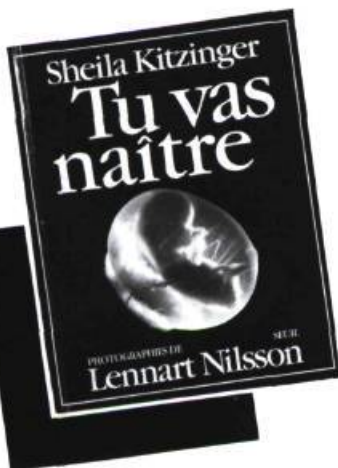
1411, rue Ampère, C.P. 395, Boucherville, Qué. J4B 5W2
tel. (514) 641-0514, 871-0111, 1-800-361-9635

commentaires

faire, faute de temps lui qui dit: «Avant tout, débayer le terrain. Jeter par-dessus bord tout ce que contient de mésusé et de rance ce mot d'exotisme. Le dépouiller de tous ses oripeaux: le palmier et le chameau; casque de colonial; peaux noires et soleil jaune; et du même coup se débarrasser de tous ceux qui les employèrent avec une faconde naïve.»

Finalement l'exotisme c'est l'autre, l'ailleurs, le différent, ce que je ne connais pas encore et que j'ai la prétention de vouloir faire connaître aux autres. L'exotisme procède peut-être toujours de l'ignorance. De la cabane au Canada à la cabane de l'Afrique, de la tour Eiffel à Broadway, il y a toujours quelqu'un qui quelque part peut y trouver son exotisme. Un petit livre qui fait réfléchir. Un beau livre sur l'esthétisme.

Marc Chabot



TU VAS NAÎTRE
Sheila Kitzinger et
Lennart Nilsson
Seuil, 1986; 19,95 \$

Ce livre, chaque fois qu'il est soumis à la critique, donne lieu à des commentaires très élogieux pour ses magnifiques photos. Et avec raison. *Tu vas naître* — son titre d'ailleurs l'exprime clairement — relate en images et en mots ce long voyage de neuf mois vécu par

l'enfant de la fécondation jusqu'à la naissance. Y sont racontées et illustrées les moindres sensations et métamorphoses de l'enfant durant ces trois saisons à l'intérieur du corps de la mère. Un texte des plus accessible accompagne cette enquête photographique et permet de recréer de façon réaliste ce périple mystérieux et empreint d'une douce complicité que constitue l'aventure de la grossesse.

Un album à la fois éducatif et récréatif et dont la sensibilité séduit les yeux et le cœur.

Susy Turcotte

L'IMAGE ET L'ORDINATEUR
Françoise Holtz-Bonneau
Aubier/INA, 1986; 47,50 \$

Le développement de l'informatique, son application tous azimuts et ses conséquences incitent de plus en plus à regarder les œuvres de ce médium avec une vue épistémologique et sémiologique. En essayant de cerner tous les contours de l'image produite en informatique, Françoise Holtz-Bonneau nous offre une étude importante et intéressante du mode distinct de communication qu'est l'image informatique. L'élaboration des nouveaux protocoles de cette communication dépend beaucoup de l'outil informatique lui-même et c'est pourquoi son approche globale mais aussi interne est pertinente. La typologie que fait l'auteure de la nature technique des images, de leur identité spécifique qui allie mémoire et rythme et des modes d'interaction qui gèrent les processus de modification ou d'interrogation de ces images permet de définir les caractéristiques propres de l'image informatique, textuelle ou iconique. Ce livre permet de voir comment la nature de l'information véhiculée par l'image informatique porte en elle-même les stratégies de leur mise en forme et en scène et comment ses usages et



usagers peuvent être identifiés par la définition des fonctions d'information, de stratégie et de création (de façon unitaire ou par leur association) contenues dans le médium. Ce livre comble une lacune importante en s'attachant à décrire non pas surtout les champs d'application de l'image informatique mais les nouveaux modes de perception de l'information visuelle conditionnée et véhiculée par le médium informatique.

Suzanne Jean

ASPHYXIANTE CULTURE
Jean Dubuffet
Minuit, 1986;
BÂTONS ROMPUS
Jean Dubuffet
Minuit, 1986;

C'est simple, il y a des rééditions inutiles. Je veux bien croire que Jean Dubuffet est mort récemment (en mai 1985), et qu'une relecture de son œuvre est en cours, mais fallait-il pour autant rééditer le livre indigeste qui a pour titre *Asphyxiant culture*? Écrit en 1968, il en a le ton et les utopies confuses. Sorte de réquisitoire contre la culture officielle ou tout simplement «culturelle», qui nous est présentée comme l'une des innombrables faces insidieuses et méchantes de la

Police, ce texte est farci d'inanités sentencieuses et de slogansques âneries, dans ce courant de revendications nébuleuses propres à l'époque. Dubuffet vise juste à l'occasion, en fait lorsqu'il reprend les constats de Bourdieu sur le système de l'art, mais dans l'ensemble, quelle bouillie! C'est confus, désordonné, mal écrit et d'un utopisme «sans bon sens»...

Les entretiens publiés sous le titre de *Bâtons rompus*, en revanche, sont d'un intérêt indéniable. Réalisés en 1976, augmentés par la suite de 21 questions fictives rédigées par Dubuffet lui-même (ce qui en soi mérite l'attention), ces entretiens permettent une meilleure compréhension de la démarche complexe et marginale de l'artiste.

Promoteur de l'art brut, se situant lui-même en marge de l'orthodoxie culturelle, le peintre des fascinants *Corps de dames*, des *Texturologies*, du *Cycle de l'Hourloupe* révèle ici l'ensemble des principes et positions qui ont défini sa pratique pendant près d'un demi-siècle. À son individualisme forcené, s'appuyant sur l'idée d'une cacophonie des mondes, a correspondu, dans le processus créateur même, l'importance accordée à l'impropriété des moyens, à la subversion des rapports de convenance entre l'image et la matière. C'est d'ailleurs par cette fascination de la matière, de la texture épaisse, qui va jusqu'à laisser la forme être dictée par ses accidents, que l'art de Dubuffet s'est avéré fécond, faisant déborder la peinture de sa traditionnelle planéité. Par cela, mais aussi par l'usage de la figure de type expressionniste, que Dubuffet a maintenu et approfondi en dépit de toutes les modes et conventions, favorisant le développement de l'art abstrait, qui ont régi le champ de l'art moderne de son vivant.

À signaler aussi le *Dubuffet* de Michel Thévoz (auteur de *L'art brut*, chez Skira), paru tout récemment, en 1986, aux éditions Skira également.

Pierre-Stéphane Aquin